

SNJ

SYNDICAT NATIONAL DES JOURNALISTES

*Entretien avec Frédéric Lépinay,
auteur du livre «La Voix du Nord, histoire secrète»*

«Le couteau qu'on doit porter dans la plaie»

Ancien collègue à la locale de Lille, Frédéric Lépinay a écrit «La Voix du Nord, histoire secrète». Préfacé par Daniel Carton (qui travailla à «La Voix» en 1974 avant de devenir journaliste-écrivain et de publier des ouvrages comme «Bien entendu... c'est off!»), ce livre est certainement le premier à raconter l'entière histoire de notre titre, du mouvement de résistance Voix du Nord à la période actuelle des rachats successifs, en passant par la cruelle parenthèse du RES (rachat de l'entreprise par les salariés). Archives inédites, témoignages, interviews, comptes rendus d'audiences correctionnelles et civiles... Cinq années d'enquête ont été nécessaires à ce journaliste désormais pigiste pour, comme l'écrit Daniel Carton, enfin «connaître l'envers du décor de papier journal de La Voix du Nord». Et pour livrer une vision pertinente sur le destin du journal clandestin devenu groupe de presse, vision qui s'oppose souvent au discours officiel. Frédéric Lépinay a vu juste ; à la dernière page de son livre, il prévoyait déjà : «Rossel est finalement un candidat sérieux au rachat du groupe Voix du Nord.» Son livre est sorti le 30 août, jour de l'annonce officielle du retour aux affaires du Belge Rossel. Un entretien avec ce journaliste visionnaire nous semblait pertinent...



Quel est le point de départ de ce livre ?

Quand je suis parti en clause de cession juin 2000, j'étais un peu en colère. C'était plus un acte de rébellion qu'un départ volontaire. Je ne pouvais pas supporter de rester dans cette boîte qui était ravagée par les affaires de pognon, les guerres de clans, qui ne s'intéressait plus depuis de nombreuses années aux questions de l'information. J'estimais que je ne pouvais plus faire mon travail, d'autant qu'avec des patrons mis en examen à plusieurs reprises, c'est un peu délicat de faire la chronique judiciaire. Après mon départ, je pouvais enfin aller dans les audiences, où les dirigeants de «La Voix du Nord» passaient. Donc j'ai commencé comme ça. D'ailleurs, je dois ma première pige au «Journal du Dimanche» sur l'affaire Borloo-Prévost, le marché public avec la ville de Valenciennes et le fameux magazine Regards et la filiale AgeConseil, fin 2000.

La réflexion que tu as menée dans ton livre, tu l'avais débutée quand tu étais encore à «La Voix» ?

Non, c'est vraiment quand je suis parti. Je me suis dit : c'est vraiment trop extraordinaire ce qui se passe dans cette boîte, et personne ne comprend. En tant que journaliste, j'étais un peu embarrassé : les gens me demandaient ce qu'il se passait à «La Voix», pourquoi je partais.

Tu règles des comptes ?

On reproche aux gens qui parlent de parler, de dire la vérité. J'estime que j'étais bien placé pour mener cette enquête, puisqu'il s'agit d'une boîte dans laquelle je travaillais. J'avais envie de savoir, de comprendre.

Quelles ont été tes méthodes de travail ?

J'ai cherché et trouvé de la littérature autour de «La Voix du Nord». Il y a très peu de bouquins, il en existe cinq, dont celui de Natalis Dumez, en 1946 («Le Mensonge reculera»). J'ai commencé par lire ces bouquins-là, et comme chaque livre traitait d'une période particulière, même si Robert Décout s'est intéressé à la partie 1989-1999, ce qui s'est passé après, personne ne l'a raconté.

Quelles difficultés as-tu rencontrées ?

Trouver les infos, les recouper, les vérifier. Quand des anciens dirigeants de «La Voix» ont travaillé plus de trente ans et qu'ils refusent de te parler, tu te poses des questions. Tu te dis qu'il y a vraiment un problème de fond, qu'il y a des choses cachées.

Quelles furent tes sources ?

Les archives départementales, historiques, d'autres archives plus contemporaines. J'ai surtout eu accès à deux fonds d'archives privées qui m'ont permis d'avoir énormément d'éclairage sur toute l'histoire du journal.

Quels sont ces deux fonds d'archives ?

Ce sont celles de Gustave Dubar, le fils de l'ancien patron du «Grand Écho du Nord» (l'ancêtre de «La Voix»), et les archives d'une autre personne que je ne peux pas citer et qui concernent les procès «VdN». Quand on cherche on trouve.

Pour revenir sur la question du règlement de comptes, on prête toujours aux gens qui font des révélations d'avoir de mauvaises intentions. Moi, je n'ai aucune mauvaise intention, sauf celle de savoir, de comprendre, de découvrir. La base de mon métier, quoi. Je ne vais pas vous asséner la phrase d'Albert Londres, qui parle du couteau qu'on doit porter dans la plaie. C'est le devoir du journaliste.

Quelle vision portes-tu sur la profession, aujourd'hui ?

Je regrette de ne plus exercer mon métier dans une ville où je suis né et que je commence à bien connaître. On ne me raconte plus de «carabistoules» à Lille, parce que quand tu es un bon localier, enraciné, tu es meilleur dans ton métier. La locale me manque beaucoup. Je ne fais plus que de l'information régionale et nationale. Toute la vie des quartiers, je m'en suis beaucoup éloigné depuis cinq ans, c'est un grand regret. La situation de pigiste est inconfortable, sur le plan professionnel et financier. En même temps, j'ai beaucoup travaillé, j'ai ouvert d'autres perspectives. Si je n'avais pas quitté «La Voix du Nord», je n'aurais jamais fait ce livre, par exemple.

Tu n'es pas très tendre, dans ton livre, même avec ton propre père...

C'est pas une question de tendresse, c'est la vérité. Je n'ai pas écrit qu'il n'avait rien compris, qu'il s'était fait manipuler, pourtant c'est vrai, comme d'autres. C'est quelqu'un qui était très fidèle à son entreprise. La difficulté, c'est de faire de la peine, faire du mal. Dans notre métier, on risque de déranger, de faire souffrir des gens, effectivement. Mais qu'est-ce qui est le plus important ? C'est la vérité, non ? Sinon, pourquoi on fait ce métier ?

Tu as déjà eu des commentaires de lecteurs ?

Oui, j'en ai eu plein. J'ai été très touché. Beaucoup me félicitent, pour la masse de travail que ça représente, et pour la qualité aussi. D'autre part, c'est un travail neuf et j'espère que ça va inviter des historiens, des grands spécialistes à aller beaucoup plus loin, parce qu'il y a encore beaucoup à faire, même si c'est le premier livre à retracer l'ensemble de l'histoire de la «VdN» et qui fouille les parties qui n'avaient pas été abordées par les livres précédents.

Tu as, en même temps que la sortie de ton livre, créé la société d'édition Les Lumières de Lille ; tu as d'autres projets ?

Oui, plein. Il y a l'histoire du stage Grimonprez-Jooris qui m'intéresse, celle du Vieux Lille à écrire. J'ai aussi en projet l'histoire d'un recordman des attaques armées de banques, qui est Nordiste. Une histoire extraordinaire, qui sera à la fois une confession et une enquête.

Des regrets ?

Je dois rendre hommage à Michel Nozière d'avoir bien voulu me recevoir pendant une heure trente en juin, mais je regrette qu'il n'ait pas répondu à ces questions très importantes : la propriété morale du titre, c'est l'histoire de tout ce conflit autour de la création du journal clandestin ; je me demande toujours aussi si «La Voix du Nord» n'a pas bénéficié d'avantages très particuliers puisqu'il me semble que le journal a occupé les locaux de l'ancien «Grand Écho» entre 1944 et 1959, apparemment sans payer de loyer ; et puis toute l'histoire de l'Internet et «La Voix du

Nord», et les subventions européennes ; enfin, la rémunération des vendeurs-colporteurs. Je ne comprends pas qu'une entreprise ne soit pas transparente sur ces questions-là. Il y a un dix-huitième chapitre à écrire.

*«La Voix du Nord, histoire secrète»,
éditions Les Lumières de Lille ;
349 pages, 21 euros.*

*Disponible dans de nombreuses
librairies du Nord - Pas-de-Calais.*

Site Internet : www.leslumièresdelille.com

Né le 15 août 1962, Frédéric Lépinay fut salarié à «La Voix du Nord» à deux reprises : de 1984 à 1987, il y était ouvrier d'entretien ; pion pendant deux ans et après avoir repris ses études (licence de lettres), il est revenu place De-Gaulle en 1989, à la locale de Lille. Il a quitté l'entreprise en juin 2000, avec la clause de cession. Depuis, il est pigiste, notamment pour Associated Press, «Le Journal du Dimanche», etc. ; il intervient également à l'ESJ et fait «des plans comm'».